

La Terrasse

LES GENS

Publié le 23 janvier 2014 - N° 217

Le metteur en scène Alain Françon poursuit son compagnonnage avec l'auteur britannique Edward Bond. Il crée *Les Gens* – quatrième pièce du cycle *La Quinte de Paris*. Un moment rude et fort, au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis.



Aurélien Recoing, Alain Rimoux, Dominique Valadié et Pierre-Félix Gravière dans *Les Gens*. Crédit Photo : Michel Corbu

Dans l'interview qu'il accordait à *La Terrasse** en octobre 2008, Edward Bond se prononçait en faveur d'un « *nouvel art dramatique qui serait à la fois post-épique et pré-épique, social et intime, héroïque et antihéroïque, juste et criminel...* ». Quatrième opus de *La Quinte de Paris* (cycle de cinq pièces écrites pour Alain Françon, qui en a déjà créé trois - *Café* en 2000, *Le Crime du XXIème siècle* en 2001 et *Naître* en 2006 -, la cinquième pièce, *Innocence*, étant encore inédite en France), *Les Gens* est donc une nouvelle tentative, de la part du dramaturge britannique, de régénérer l'art dramatique en continuant à prendre ses distances avec la trivialité dont il accuse la majeure partie du théâtre contemporain. Cette tentative nous projette en 2077, c'est-à-dire demain. Demain, dans un monde crépusculaire ravagé par la guerre. Un monde au bord de la tombe, au sein duquel quatre individus se questionnent, se débattent, se confrontent aux autres et à eux-mêmes, aux conditions et aux enjeux de leur survie.

Des vies qui nous malmènent et nous impressionnent

De nouveau, comme dans d'autres œuvres, Edward Bond trace ici au crayon noir la marque de la ruine, de la mort, de la gravité existentielle à travers laquelle il interroge l'énigme humaine. De nouveau, il nous place dans l'inconfort d'un réalisme sans dérobaie, d'un ressassement qui prend le risque de lasser et de rebuter une partie du public. Allant et venant sur un bout de terre obscur, Pierre-Félix Gravière, Aurélien Recoing, Alain Rimoux et Dominique Valadié sont les remarquables protagonistes de cette création forte et rude. Ils sont « *les gens* » délabrés qui – de silences en soliloques, de rétractations en éructations – imposent la présence corporelle, concrète, de vies qui nous malmènent et nous impressionnent. Au sein du décor de Jacques Gabel, sous les lumières sépulcrales de Joël Hourbeigt, un cauchemar presque réel nous saisit et nous échappe, nous ébranle. Ce cauchemar, très paradoxalement, finit par sonner comme une ode à l'existence. C'est tout le talent d'Edward Bond et d'Alain Françon : changer le charbon en diamant.

Manuel Piolat Soleymat